

Notes de lecture

Naïm Kattan

Volume 12, numéro 2, mars-avril 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (1970). Notes de lecture. *Liberté*, 12(2), 148-150.

Notes de lecture

LES FEUX DE LA COLÈRE PAR MAX OLIVIER-LACAMP

Quand la Révocation de l'Edit de Nantes fut proclamée en 1685 des paysans des Cévennes soutinrent une résistance armée qui dura jusqu'à 1709. Ces résistants huguenots se nommaient eux-mêmes les « enfants de Dieu » ou les « enfants de l'Eternel », mais on les appelait communément les Camisards. Et c'est l'histoire de cette résistance que nous raconte Max Olivier-Lacamp. C'est le premier roman de cet auteur connu pour ses grands reportages en Asie et en Amérique du Sud. Ce journaliste qui a suivi de près les péripéties de diverses guerres de guérillas tente par un rappel historique de déceler une constante humaine dans le refus et la fidélité. En réalité l'intention de Max Olivier-Lacamp semble avoir été non pas tant d'écrire un roman ou un livre d'histoire mais de faire un reportage historique. Cette intention est si manifeste que les mots utilisés par les Camisards pour se défendre sonnent faux et semblent anachroniques.

« Nous avons exécuté les traîtres pour l'argent, les dénonciateurs par vengeance, hommes, femmes, seulement quand ils étaient responsables devant leur conscience et devant Dieu. D'ailleurs, l'Esprit chaque fois invoqué a toujours justifié les condamnations prononcées par nous. Si des crimes indignes ont été commis ils l'ont été par des brigands qui se disaient camisards pour avoir l'aide et l'amitié des populations, ou par des camisards indignes, vomis par leurs frères, châtiés par eux avec la dernière rigueur, c'est-à-dire décapités devant les brigades avec les espions engagés comme faux frères quand ils étaient découverts. »

Peut-être les Camisards sont-ils nos contemporains, mais on a l'impression que très souvent Olivier-Lacamp leur force un peu la main.

Pour habiller ce reportage historique l'auteur l'a romancé et y a ajouté une romance. L'histoire d'amour implique Jean Jean, un garçon de 25 ans, qui fut converti de force en 1685. Devenu serviteur de prêtre, il revient par hasard à son village natal. Là il redécouvre sa parenté spirituelle avec les enfants de l'Eternel et rejoint les maquisards dans leur lutte. Il refait connaissance avec Jeanne qu'il avait connue enfant. Elle a grandi. Elle est devenue « prophétesse », et c'est dans la lutte et le sang que leur amour est scellé. Leur histoire personnelle se confond avec celle de la collectivité. Ils vivent ensemble les victoires amères, connaissent la séparation, l'éloignement, assistent à des défaites,

des trahisons, voient leurs compagnons tomber et finissent de sauver leur pauvre existence pour finir leurs jours dans une paix relative en pays protestant. La violence ne guérit aucun mal. Les guérilleros huguenots opposent au fanatisme de leurs bourreaux un fanatisme semblable. Victorieux ils massacrent, ils incendient. Défaits, il sont victimes de trahison, de l'abandon de leurs troupes, de la résignation des combattants, et c'est la mort qui met fin à l'acharnement des fidèles. Jean Jean et Jeanne vivent toutes les péripéties de ce drame. Leur amour est leur ultime et unique sauvegarde.

La lutte des Camisards est un sujet de choix pour un roman. Avant Olivier-Lacamp, André Chamson l'a bien démontré. Dans « Les Feux de la colère » Olivier-Lacamp reste toujours en deçà de son sujet. Il ne domine point les événements qu'il recrée. Les faits sont là. Il les rapporte en détail, à foison, minutieusement. Des noms se suivent. Les lieux sont nommés, décrits, mais le décor n'est pas habité. Et nous devinons bien que les personnages de sa romance ne sont pas là par nécessité. Ils ne dominent pas les événements. Ils servent le fils conducteurs à l'auteur. En d'autres mots, Olivier-Lacamp se dégage mal de la technique du reportage. Certes, il sait comment confectionner un roman. Il en connaît les ingrédients, mais cela ne suffit pas. Les détails n'éclairent pas l'action, mais l'obscurissent. En en prenant connaissance le lecteur résiste mal à l'ennui.

« Les Feux de la colère » est fabriqué par un artisan honnête, mais on se demande si on n'a pas entre les mains un produit inutile. L'on sait que le Prix Renaudot couronne un écrivain qui est engagé dans le journalisme. Les membres du jury sont eux-mêmes des journalistes. Ont-ils voulu couronner cette année un journaliste qui s'engage dans la littérature? On comprend que certains membres du jury ont choisi de démissionner plutôt que d'entériner la décision de leurs confrères.

« Les Feux de la colère » par Max Olivier-Lacamp, Editions Grasset, Paris.

NAÏM KATTAN

NOTES DE LECTURE

Roland BOURNEUF, *Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes*, Collection Vie des lettres canadiennes, no. 6, Presses de l'Université Laval, Québec, 1969, 332p.

Au moment où la littérature canadienne-française cherche son visage propre, une sorte de vie autonome et québécoise, et qu'elle veut s'exprimer au sein des littératures francophones, le thème de ce livre souligne plus que jamais l'importance des sources d'inspiration des jeunes écrivains d'avant la Deuxième guerre mondiale. Les héritiers, contestataires ou pas, de cette génération d'écrivains moralistes et courageux, ce sont ceux des années '60 et plus. Sous cet aspect on peut dire que Saint-Denys Garneau est à la fois un témoin, un pionnier et une source d'inspiration.

C'est en suivant pas à pas Saint-Denys Garneau, l'homme et l'artiste, le lecteur et le critique, que Roland Bourneuf tente d'éclaircir un moment particulier de l'histoire littéraire et culturelle du Canada français. Pourquoi Garneau? Une des raisons majeures de son choix est sûrement l'abondance des sources textuel-

les, la possibilité de consulter sur manuscrit l'édition (sous presse, dit-on) Brault-Lacroix, ainsi qu'une confrontation toujours possible avec la tradition orale. Témoignages authentiques du cheminement spirituel et artistique du poète, sa « biographie intérieure », ces textes éclairent aussi le monde qui l'entourait, malgré son isolement relatif. Ce double intérêt pour un Garneau intérieur et quand même relié à l'universel, R. B. l'a mis en valeur dès le début : l'écrivain à la recherche de son idéal poétique (p. 12), l'intellectuel, « représentant d'une attitude culturelle nationale, celle du Canada français des années 1930-40 face à l'Europe » (p. 13).

Thèmes passionnants autant que difficiles. Il est fascinant de surprendre un artiste sur le vif, dans ses rapports avec sa propre création, avec ses amis, ses études, ses lectures. C'est ainsi que R. B. nous révèle Saint-Denys Garneau, sa sensibilité à fleur de peau et sa lucidité terrible et angoissante.

J'ai particulièrement apprécié les pages sur l'« élaboration d'une poétique », reflet d'une compréhension vivante de l'expérience créatrice ; ce tout abordé avec une intention généreuse mais en même temps soucieuse d'objectivité. En effet, R. B. est de formation littéraire européenne ; il détient à la fois le privilège d'avoir la même langue maternelle et d'être encore, à ce moment du moins, « l'étranger » loin du campanile. Sa vision comparative et impartiale lui permet des vues larges et suggestives, d'autant plus valables qu'elles s'appuient sur une documentation indéniable. Le style de R. B. est clair, souple, et donne à son livre l'avantage d'être savant et pourtant accessible à tous. Peut-être est-ce la raison pour laquelle son ouvrage paraît dans la collection « Vie des Lettres canadiennes » dont le but est de promouvoir la recherche tout en restant à la portée du lecteur moyen.

En même temps l'auteur y pose beaucoup de questions intéressantes qui font entrevoir d'autres pistes de recherche ; la variété des lectures comme la richesse des textes permettent d'entrevoir des études analogues par rapport aux autres arts, peinture et musique surtout. Car, malgré le nombre des travaux consacrés à Saint-Denys Garneau, il subsiste toute une tradition vivante, orale et écrite, autour du personnage ; c'est presque un mythe. Peut-être que les témoignages n'ont pas été suffisamment questionnés, et ils auraient d'autres lumières à apporter sur l'écrivain, son temps et le milieu où il a vécu. C'est pourquoi l'étude de R. B. me paraît essentielle : elle est un premier jalon dans la redécouverte du vrai Saint-Denys Garneau, dans sa dimension sociale, artistique, humaine.

D.S.